

CHRISTOPHE DONNER

LES BOUES DE MANAGUA

PAR CLAUDE ARNAUD

De plus en plus, nos compatriotes se projettent loin de leur pays déprimé, qu'autrefois le monde leur envoyait, au point de se dire parfois « aussi heureux que Dieu en France ». Les écrivains aussi emportent toujours plus loin leur portable, campent leurs romans dans le Sud-Est asiatique, quand ils ne font pas le récit de leur voyage au Paraguay. Il est trop tôt pour dire les raisons de cet exode; mais on a tant reproché leur nombrilisme aux petits-enfants de Duras et de Sarraute qu'ils pourraient bien chercher outre-mer un regain de



vraie vie, sinon les sources d'une authentique fatalité.

Ainsi Christophe Donner abandonne-t-il la famille qui lui avait inspiré « L'esprit de vengeance », « Mon oncle » et autres règlements de comptes, pour venir faire souche parmi les Montalvan, au Nicaragua. Ponctué d'incestes et de viols, la saga de cette famille d'origine indienne a la vitalité dévorante des tribus qui élèvent encore sept enfants; comme elle témoigne d'une osmose profonde avec le pays de Sandino et de Somoza, cette hacienda en faillite que l'héritière des Chamoro finit par reprendre. En un sens, même le personnage principal de ce livre pourrait bien être le Nicaragua, cet Etat rendu célèbre par les derniers soubresauts du communisme, mais retombé depuis dans son triste anonymat, avec cette cruauté qui replonge dans l'obscurité tant d'enfants prodiges, de Minou Drouet au petit Jordi.

De la cruauté, Donner n'en manque pas. Il en faisait presque profession jusque-là, dans son impatience à justifier son statut d'héritier autoproclamé d'Hervé Guibert et d'inlassable Zorro de sa propre sensibilité. Ici, il mêle la cannelle au poivre, et au venin cette veine plus candide qu'il réservait à ses livres pour la jeunesse. Il est vrai

que le Nicaragua a l'âme parfois enfantine, petit pays qui se lança dans des campagnes d'alphabétisation dans l'espoir de se libérer de sa vieille oligarchie, et qui défia le Gulliver yankee du haut de ses quatre millions d'habitants.

Quand le jeune Emilio rentre au pays après sept ans d'exil parisien, un titre de médecin en poche, il retrouve les liens d'amour-haine qui unissent depuis toujours les siens. Un temps puissants dans l'ex-ville minière de Bluefields, les Montalvan survivent désormais en diluant leurs rancunes dans le rhum. La Révolution a raté; les hommes contemplant avec mélancolie leur P 38 refroidi, tandis que les enfants engraisent, scotchés à la télé. La tribu s'est remise à boire à l'unisson d'une ville déjà dévastée par un tremblement de terre, et la guerre civile qui opposa contras et sandinistes; d'autres squattent la cathédrale et se lavent dans les égouts. Il est loin, le temps où le pays se soulevait contre Tachito Somoza, tyran adipeux dont les opposants finissaient dans le Santiago en fusion.

Parfois, les Montalban rêvent que les Japonais reprennent en main leur pays en y creusant un canal de Panama-bis. Mais leurs propres conflits les submergent bientôt, à la façon des raz-de-marée qui frappent parfois la côte des Mosquitos; et quand ils ne s'envoient pas leurs quatre vérités au visage – la franchise est la cruauté locale, précise avec ironie Donner –, ils mangent, reboivent et s'accouplent au hasard, « comme à la loterie quand on croit se refaire », mêlant le vomi à la semence et le maïs aux haricots rouges. Comme si ce peuple issu des amours forcées d'un conquistador et d'une Indienne répétait en aveugle ce viol initial, en espérant le surmonter.

Très peu d'introspection dans ce roman organique, fluide, boueux, parfois marécageux, même, où l'on se perd et s'enlise pour rejallir soudain, tout heureux de retrouver des personnages dont on avait emmêlé jusqu'aux prénoms, Alberto cousinant avec Armando, Antonio, Manolo et Geraldo. Mais, en cela encore, Donner épouse cette terre où l'on ignore qui est le père de qui, où deux sœurs peuvent avoir l'une le type indien et l'autre espagnol, avec les raffinements de mépris que cela suppose. « La seule façon de ne pas s'y noyer, ça serait peut-être de suivre la méthode de la psychologie française, prévient le narrateur, mais ça ne marche pas comme ça, la vie ».

A ce titre, ce « Retour à Eden » déferle un peu comme l'Atlantique à Bluefields: il faut passer la barre pour y nager et jouir du courant. C'est ainsi, lire est parfois exigeant, en amour aussi l'on doit donner avant de recevoir, mais on en saura gré à ce roman juteux et désillusionné, si proche de ce petit peuple qu'on le jurerait traduit de l'espagnol (Nicaragua): car il possède l'énergie et la chaleur propres aux pays pauvres que l'individualisme n'a pas encore congelés. ■

« Retour à Eden », de Christophe Donner (Grasset, 331 pages, 126 F). Mise en vente le 27 août.

Christophe Donner

est né en 1956 à Paris, il est d'abord acteur au théâtre et au cinéma. Puis il passe au montage et au grand reportage. En 1982 paraît son premier roman, « Petit Joseph ». En 1986, « M'en fous la mort » remporte un très beau succès critique. Suivront, entre autres, « Les sentiments », « L'Europe mordue par un chien », « L'esprit de vengeance » (qui fait scandale), « Les maisons », « Mon oncle » (un portrait de son oncle, Joël Quiniou, arbitre de football). Christophe Donner a écrit de nombreux livres pour enfants.